

## UNE ENVOUTANTE FICTION CONTEMPORAINE



Des mots, des mots, choisis ou rares, des mots qui font image, tout au long de phrases sans fin. Parfois une page entière. Un style qui de prime abord peut dérouter certains lecteurs épris de plus de mesure.

Toutefois, si l'on accepte de se laisser emporter par ces mots qui vous happent, vous roulez comme la vague qu'épouse le surfeur, ces vagues si magnifiques qui ornent la couverture de «La Nuit Atlantique», le vingt-sixième et dernier opus d'Anne Marie Garat, Prix Femina 1992 et Prix Renaudot des Lycéens, alors on éprouve un extrême plaisir à lire, rêver, trembler, s'émouvoir, voyager avec l'autrice et ses personnages.

Si l'on ne quitte pas le sillage bouillonnant des phrases, que l'on se laisse voguer sur les mots et les images, impressions ou sensations qu'ils évoquent, il s'imprime en vous des paysages, une histoire, des rêveries ou des terreurs, tout un roman suggéré dans un foisonnement de séquences visuelles ou émotionnelles, qui demeurent en vous, telles des souvenirs réels. C'est toute une aventure littéraire, presque une expérience psychologique (hypnotique ?), que d'accepter, sans forcément tout comprendre, de se laisser «embarquer», sans s'y noyer, par le style de cette conteuse aux phrases infinies, enluminées d'une accumulation d'adjectifs, qui vous immerge dans un paysage marin ou sylvestre, ou la tempête furieuse d'un raz-de-marée, tel celui qui se produit à La Faute sur mer (Xynthia, en 2010), non loin de Soulac-sur-Mer où se déroule la majeure partie du roman.

Autrice de pas moins de vingt-six romans dont une célèbre trilogie démarrée en 2006. «Dans la main du Diable» puis, «L'Enfant des Ténèbres» et enfin «Pense à demain», trois livres qui balaient tout le XX<sup>e</sup> siècle à travers la saga d'une famille de biscuitiers. Née à Bordeaux, Anne-Marie Garat y effectua des études de Lettres avant d'entreprendre, à l'Université Panthéon-Sorbonne, un DEA de cinéma. A ce titre, elle fut un temps Chargée de mission pour l'enseignement du cinéma à l'école, au Cabinet du ministre de la culture, Jack Lang.

Elle vit à Paris où elle enseigne précisément le cinéma et la photographie.

On peut aisément en déduire que, lorsqu'elle écrit, elle donne à voir, au moins autant qu'elle raconte.

Le résultat est à la fois poétique et très concret.

Mais voyons plutôt quelle histoire, intime et grandiose, épique et tragique, l'autrice nous conte dans « La nuit Atlantique».

Un soir d'automne, au volant de sa voiture, une jeune «célibataire et nullipare», la quarantaine, Hélène, traverse le Médoc, en direction de l'Océan, pour rejoindre Soulac. Il s'agit pour elle de «liquider son passé et ses fantômes» en venant vendre une maison perchée sur la dune, achetée il y a une dizaine d'années, sur un coup de tête, et depuis délaissée. Et de fait, la villa du bord de mer, pleine de charme, outre qu'elle souffre de la désaffection de sa propriétaire, menace ruine, effondrement et risque la submersion. Pas facile à vendre ! D'autant qu'à marée basse, au pied de la maison, il faut se méfier des zones de sables mouvants et des baines piégeuses. Baignades déconseillées, demeure en péril.

Mais tentante pour un squatter ! Et de fait

lorsqu'elle arrive à ce qui est encore «sa» maison, une surprise l'attend au bord de l'Océan qui rugit : Un motard, Joël, photographe de son état et Canadien d'origine nipponne, s'est installé dans ses pénates.

Ils s'expliquent, parlementent, il ne restera, dit-il, que quelques jours, le temps de faire sur la plage, des photos de vestiges de la Seconde Guerre mondiale. Peu après, seconde surprise, survient une visiteuse inattendue, Bambi, nièce et filleule chérie d'Hélène, en proie au vague à l'âme et aux incertitudes du cours de sa vie, désireuse de trouver un peu de réconfort auprès de sa tante. Ces trois-là cohabitent finalement de façon très sympathique, pique-niquant même ensemble le soir autour d'un feu de cheminée.

Joël et Bambi trouvent une complicité et partent à moto pour photographier de vieux blockhaus qui s'enlisent peu à peu, dégringolés sur la plage, depuis la Guerre de Quarante. Laisée à elle-même et à ses affaires immobilières, Hélène pour sa part fait la connaissance de Tomaso, le fils de ses voisins les plus proches, qui séjourne dans sa famille, à une dizaine de kilomètres de sa villa. Un séduisant quinquagénaire en costume de velours côtelé, avec lequel se joue une valse-hésitation, qui voit Hélène s'esquiver devant les prévenances et la sollicitude de ce voisin délicatement entreprenant, tout en lui laissant deviner qu'elle n'est pas indifférente à son charme.

Les attentions de ce beau chevalier servant viennent la distraire de ses problèmes personnels, névroses familiales et passion malheureuse qu'elle n'arrive pas à oublier.

Survient alors un véritable ouragan, «la Maline», cette marée centennale, submersive et irrésistible qui voit les flots franchir la dune

et se déverser en contre-bas, dans la forêt. Demeurée seule à la villa ce soir-là, Hélène commence à entendre le roulement puis le grondement des vagues qui montent à l'assaut de la dune. Bientôt les vagues se fracassent contre les vitres de la maison qui risque à tout moment d'être emportée par ce déferlement. Isolée, menacée par les flots, toutes routes inondées, Hélène s'enfuit à travers les buissons submergés et la lande transformée en un lac d'eau saumâtre. Épuisée, écorchée par les ronces, ayant perdu ses baskets engluées dans le sol spongieux, elle parvient enfin au village. Réfugiée à l'épicerie, elle sera sauvée par... Tomaso, mais refuse de le suivre. Elle le retrouvera finalement sur le chemin de retour, à Bordeaux, une escale pas si imprévue que ça. Retrouvailles, subtils travaux d'approche, on devine bientôt la suite. Après les terreurs

océanes, l'idylle de cette émouvante Cendrillon paumée et de ce Prince charmant qui assure, procure un vrai soulagement que l'autrice narre avec humour.

Un roman très...romanesque.

On a peur, on souffre, on s'égare, on respire à plein poumons les embruns et le vent, avec la certitude réconfortante que ces deux héros-là trouveront tout le bonheur qu'ils méritent. Sans doute n'eurent-ils pas beaucoup d'enfants? Mais au moins un sympathique appartement parisien.

**Catherine BERGERON**

«*LA NUIT ATLANTIQUE*» d'Anne-Marie GARAT. Editions Actes Sud. 326 pages. 21,50 Euros.